

Patrick Eris est né un 22 octobre, mais il a juré de ne jamais recommencer. Il est l'auteur de plus de trente romans et autant de nouvelles (la plupart rassemblées dans son recueil Dr Jeep) et un livre-document. On le retrouve également sur son site cinéma (www.cinekronik.com), qui sera terminé un jour, et son Facebook où il dissémine ses chroniques de la zone interdite, soit des micro-nouvelles. Sous une autre incarnation, il a traduit plus de cent vingt ouvrages et il lui arrive d'éditer ses petits camarades.

Patrick Eris : Yeux-de-feu et M. Colt

J'ai aujourd'hui trente-quatre ans, et il désormais fort possible, je le crains, que je n'atteigne jamais ma trente-cinquième année. Mais aussi loin que je vivrai, jamais je n'oublierai ce jour où je rencontrai celui que, encore aujourd'hui, j'appelle M. Colt.

Ce n'est pas son vrai nom, bien sûr. Je ne l'ai jamais su et je ne le saurai probablement jamais. Et pourtant, il a marqué ma vie et, probablement, scellé mon sort.

Veillez me pardonner : je m'éloigne du sujet. Je n'ai pas beaucoup d'éducation et suis loin d'avoir le don de ces feuilletonistes du Nord, capables de vous raconter avec aplomb les histoires les plus invraisemblables. Heureusement, mon père tint à m'apprendre à écrire, ce qui n'est pas si courant à notre époque. Il ne s'attendait pas à ce que des années plus tard, cette éducation qui lui tenait à cœur me permettrait de rédiger mon histoire sans avoir recours à un écrivain public — qui, sans doute, s'enfuirait à toutes jambes avant que j'aie terminé mon récit, persuadé d'avoir affaire à un fou furieux.

Je m'appelle Simon Jebediah Brodie, et je tiens à préciser que je suis un honnête homme ; jamais je ne mentis, jamais je ne trichai, jamais je ne volai, et jamais, jusqu'à ce jour fatal où le destin en décida autrement, je n'ai violé les saints commandements que Dieu nous octroya.

J'ai vécu toute ma vie dans la petite bourgade de Bonneville. Ma famille s'y installa lors de la grande immigration vers l'Ouest et profita ainsi d'un don de terre gouvernementale, comme ces ex-mercenaires venus de Hesse à qui l'on offrit un lopin contre la promesse de ne plus jamais prendre les armes. Les miens virent croître la ville autour du coude d'une rivière, du moins jusqu'à ce que mon père ne soit abattu par un inconnu pour lui dérober quelques babioles. Ma mère se remaria avec un Irlandais entreprenant qui décida qu'une ville de ce nom ne pouvait prospérer sans un endroit où se désaltérer. Il usa donc de ses maigres économies pour construire un bar. Durant toute mon adolescence, je vis défiler toutes sortes de cow-boys en mal d'abrutissements, de catins, de soldats en bordée, de pianistes, de chercheurs d'or fêtant la découverte d'un filon ou au contraire noyant leurs déconvenues ; des gens rudes, au caractère bien trempé par la nécessité de survivre sur cette terre âpre où la vie ne valait pas cher. Ainsi, lorsque mon père adoptif coula à pic dans la rivière un soir d'ivresse, du haut de mes dix-sept ans, j'étais tout à fait apte à reprendre l'affaire familiale, pour la plus grande joie de ma mère deux fois veuve.

En même temps, l'univers que je connaissais s'érodait peu à peu. La Frontière, cet espace où un homme pouvait tenter sa chance pour peu qu'il soit travailleur et n'ait pas peur de se salir les mains, ne cessait de s'enfuir, repoussée toujours plus loin à l'horizon. On m'avait dit que Los Angeles devenait une grande ville semblable à ces métropoles de l'Est et du Nord. De là nous venaient ces dandys efféminés, des citadins pourris par le confort qui n'avaient jamais connu la vie dure des conquérants de la Frontière, des lavettes imbues d'elles-mêmes qui ne juraient que par leurs théâtres et leur « culture » importée de l'Ancien Monde. On disait que le chemin de fer finirait bientôt par nous rattraper. Qu'avec lui viendraient des voitures qui roulaient toutes seules, des images mouvantes diffusées sur les murs, des spectacles de cabaret prétendant avoir joué « devant toutes les têtes couronnées d'Europe », des brigands modernisés comme ceux qui infestaient New York. Et c'en serait fini de notre mode d'existence. Déjà, ils inondaient le pays de fascicules à quatre sous bourrés de récits extravagants réécrivant *notre* histoire, celle de *notre* Ouest, des William Cody, des Buffalo Bill, des Wyatt Earp, *nos* héros, le tout rédigé par des prosateurs

qui n'étaient jamais montés sur une selle, n'avaient jamais dormi à la belle étoile avec la peur au ventre, craignant d'être réveillés par la lame froide du couteau d'un Apache posée sur leur gorge.

Déjà, on voyait beaucoup moins de voyageurs en partance vers ce qui restait de la Frontière. Fini la fièvre du pétrole ou, plus près de chez nous, les ruées vers l'or. Ces prospecteurs rudes venant triomphalement montrer leurs trouvailles entre deux tournées, quitte à se faire descendre au sortir du saloon pour s'emparer de leurs précieuses pépites. Finies les terres prises à ces maudits peaux-rouges qu'on n'avait pas eu le courage d'exterminer tous jusqu'au dernier. Tout le monde se posait. S'embourgeoisait. Préférait cultiver la terre ou élever ses troupeaux plutôt que de chercher fortune, là, plus loin, toujours plus loin, vers ces eldorados de légende où l'on pouvait devenir roi d'un domaine inimaginable.

Donc, à mon grand regret, ma clientèle devenait de plus en plus constituée d'habités. Pas que je m'en plaigne : mes efforts avaient porté leurs fruits, et si je n'étais pas riche, j'avais toujours eu un repas sur la table et un toit au-dessus de ma tête.

C'est pour ça que, par cette après-midi étouffante, une de celles où le simple fait de penser nécessitait un effort considérable, je remarquai M. Colt dès qu'il entra dans la grande salle commune.

Ne croyez pas ce que racontent les gens de l'Est. L'arrivée d'un « étranger en ville », même à la grande époque, n'a jamais provoqué la moindre hostilité ni le moindre désir d'en découdre, encore moins de le chasser. Plutôt les questions essentielles : ce nouveau venu a-t-il une histoire à raconter, un air à chanter ou une tournée à payer ?

Mais cet étranger-là n'était pas comme les autres. Mon regard exercé de barman le vit tout de suite. Ce qui me sauta aux yeux, ce fut les armes accrochées à son ceinturon. Je reconnus des revolvers *Colt Paterson* tous neufs, de ceux que Monsieur Samuel Colt fabriquait à grande échelle dans sa manufacture du Massachusetts. Une arme révolutionnaire, avec son barillet rotatif permettant d'y loger plusieurs balles.

(Permettez-moi une nouvelle digression : ne croyez pas ce cliché du « duel au soleil » dans la grande rue du village que commencent à colporter les gens de l'Est. D'abord, les premiers pistolets étaient bien trop chers pour le péon moyen. Ensuite, vu leur poids et leur précision, un tel duel « à vingt pas » avait des chances de durer jusqu'à ce que tout le monde soit à court de munitions (et serait d'un danger mortel pour d'éventuels spectateurs), et enfin, il témoigne d'une conception de l'honneur étrangère aux véritables hommes de l'Ouest rudes et pragmatiques. Si quelqu'un avait grief contre vous, vous aviez bien plus de chances de vous faire abattre d'un coup de carabine dans le dos à la sortie du *saloon*. Et pas d'erreur : là, je vous parle de l'Ouest. Pas de ces villes de l'Est où on prend soin des criminels et où on palabre devant des heures devant des tribunaux. Chez nous, une bonne balle bien placée — à la loyale ou pas — avait tendance à régler définitivement tout différent. Comme on disait, *Smith & Wesson* avait rendu les hommes égaux. L'invention de M. Samuel Colt risque fort de changer la donne, mais je présume que je ne serai pas là pour le voir.)

C'est ainsi que je surnommai immédiatement ce nouveau venu « M. Colt ». Simple moyen mnémotechnique. Il y a des clients qui, pour moi, restèrent « M. Veste en daim » ou « M. Barbe grise » bien après que je connaisse leur vrai nom.

Le cache-poussière élimé de l'étranger était couvert de... poussière, comme s'il avait longuement chevauché. Mais dès qu'il retira son chapeau tout aussi sale et le foulard qui couvrait son nez, c'est ses yeux que je remarquai. Fuyants, hantés. Une sonnette d'alarme s'alluma alors dans mon esprit.

C'était le regard d'un homme qui se sait traqué.

Par des détectives de chez *Pinkerton*, des chasseurs de primes — du moins les derniers qui restaient encore — l'armée ou des bandits ? Peu m'importait. Cela ne présageait rien de bon.

Et en même temps, alors que je me disais qu'il valait mieux lui donner ce qu'il voulait et m'en débarrasser le plus vite possible, un frisson naquit tout au fond de moi. Cet étranger représentait une menace potentielle, mais aussi l'imprévu. L'aventure. Le danger. J'eus l'impression, aussi étrange que cela puisse paraître, que c'était un pan même de l'Ouest sauvage, toujours indomptable alors même qu'il était menacé d'extinction, qui venait d'entrer dans mon *saloon*.

D'une certaine façon, cet homme était mon frère de cœur.

Et pourtant, je devais m'en débarrasser.

Pendant qu'il commandait une bière, j'étudiai son visage à la dérobée. En lame de couteau, mangé de barbe, la peau rougie et recuite par le vent et le soleil. Il y avait longtemps que je n'avais pas vu un vrai coureur de désert.

Son regard avait toujours la même intensité. Peut-être était-il juste fou ? Combien avais-je vu défiler d'hommes que leur obsession pour la richesse, la solitude ou la rigueur du climat avaient fait basculer dans la démence ? Un de ces délires de persécution auxquels les médecins venaient de donner un nom tiré du grec, que j'ai oublié ?

Je lui servis sa bière (la mienne était la meilleure du Comté, si je puis me permettre), et il souffla sur la mousse.

— Vous auriez une chambre ? me dit-il de sa voix rauque, abrasée par le sable, ou peut-être avait-il perdu l'habitude de se servir de ses cordes vocales ?

J'hésitai un instant. Oui, mes trois chambres avec bain en option étaient libres. Mais avais-je vraiment envie de m'encombrer de cet homme étrange ?

D'un autre côté... Un client est un client...

— Tout à fait, Monsieur... ?

Il ne répondit pas.

Je crois que c'est le diable, ou une forme particulière de perversité, qui me poussa à insister :

— Vous comptez séjourner quelques jours dans notre ville paisible ?

Il hocha la tête d'un air las. Comme s'il ne rêvait rien de plus que de passer une semaine au lit, pour dissiper une fatigue qui s'était infiltrée jusque dans ses os. Je connaissais cette expression ; je l'avais vue plus d'une fois.

— Peut-être. Ça dépend.

Il se pencha vers moi sur le comptoir :

— Vous n'avez pas vu...

Nous y voilà, me dis-je.

— Un homme... énorme. Aux yeux de feu.

Je cillai :

— Pardon ?

— Il me poursuit, vous savez.

Hm. Un « homme énorme aux yeux de feu » qu'il aurait trouvé au fond d'une bouteille de whisky ?

Il but une longue rasade de bière avant de reprendre de sa voix de rogomme :

— Ça fait depuis la Nouvelle Orléans qu'il me poursuit. Et pourtant...

J'hésitai un instant sans trop savoir si je devais insister pour connaître le fonds de sa pensée, mais il continua :

— Je l'ai tué, il y a trois jours. Vous comprenez ? Je l'ai tué, et... il est encore là, à mes trousses.

Bon. Ma première impression était la bonne. Cet homme était fou. La question était : un doux dingue, ou un fou dangereux ?

Je croisai le regard du vieux Clem, un ancien chercheur d'or fatigué qui, depuis qu'il avait trouvé un filon assez riche pour lui permettre de reposer ses vieux os, passait l'essentiel de ses journées dans mon *saloon*. Je lui fis un hochement de tête entendu. Il s'en alla, discret comme un chat sauvage malgré le poids des ans. Il avait compris qu'il valait mieux aller chercher le shérif Howard. Je pouvais argumenter avec cet inconnu, mais s'il devenait violent, je préférerais avoir la loi de mon côté.

— Ma foi, Monsieur, dis-je d'un ton calme, je doute qu'il y ait en ville un individu correspondant à cette description. D'autant que si vous l'avez tué, comment dirais-je...

Il secoua la tête avec une grimace excédée. *Aïe. Marcher sur des œufs.*

— Vous pigez pas. Oui, je l'ai tué y'a trois jours. Abattu ce salopard entre les deux yeux. Sauf que...

Je hochai la tête pour l'encourager. Pas que je veuille vraiment entendre son histoire, mais autant l'amadouer.

— J'l'avais déjà tué deux jours plus tôt, dans c'te ville dont je sais pas le nom. Et... Cette fois, il avait pas mis vingt-quatre heures à me retrouver.

Il leva sur moi des yeux brûlants d'une folie telle que je réprimai un frisson. C'est le genre de regard qu'ont les aliénés au fond de leur cellule, la nuit, lorsqu'ils attendent que la horde de leurs démons familiers vienne chuchoter à leurs oreilles.

— Alors vous comprenez, j'suis sûr qu'il est là, quelque part, sur mes traces... Sauf que moi aussi, j'l'attends. J'vais me le faire, ce salopard.

— Eh bien, repris-je de mon ton le plus conciliant, si je vois cet homme aux yeux de feu, comme vous dites, je...

Pour fou qu'il soit, cet homme était rapide comme un serpent à sonnettes, parce que j'eus à peine le temps d'enregistrer un mouvement qu'il m'avait pris par le col pour me tirer vers lui, le canon d'un de ses colts à deux centimètres de mon œil, emplissant mon horizon, son visage contorsionné par la rage guère plus loin, si près que je pouvais sentir son haleine de chacal, son odeur corporelle aigre.

— Cherche pas à faire le malin, parce que...

Soudain, son visage se décomposa, et il me lâcha soudain. Il ouvrit de grands yeux empreints d'une terreur immonde. Mais ce n'est pas moi qu'il regardait — bien sûr : je n'avais rien fait pour inspirer un tel revirement — mais un point situé *derrière moi*.

Dans le grand miroir de *saloon* du comptoir.

Où devait se refléter ce que *moi* je voyais en direct. Une vision qui n'avait rien de bien terrifiant : le shérif Howard venait d'entrer. Un bref échange de regards, et il comprit aussitôt où était le problème.

Et ce fut à son tour d'écarquiller les yeux en sortant la carabine à canon court sur laquelle il laissait planer ses doigts, et...

Une détonation sèche, bien différente du fracas de nos vieilles pétoires. Et l'arrière du crâne du shérif explosa dans un jaillissement écarlate. Je notai avec un détachement morbide qu'une partie du jet venait d'éclabousser mes doubles portes.

M. Colt me tournait désormais le dos. Un filet de fumée s'échappait du canon de son revolver dernier cri. Lui non plus ne bougeait pas. Un tableau immobile dans l'attente de Dieu sait quoi.

Le shérif resta là, un halo de fumée autour de sa tête et du trou percé dans son front, puis il oscilla et s'affala en arrière sans même un ultime soupir.

Il y eut encore un instant d'un silence surnaturel baigné de l'odeur âcre de la poudre. Puis une ombre se dirigea vers la sortie en poussant des cris inarticulés, me laissant seul.

Il me fallut encore un instant avant de réagir. Je pris la carabine cachée sous le comptoir et passai par-dessus celui-ci.

Je n'avais pas encore eu le temps de formuler en pensées conscientes ce que je comptais faire. Tout ce que je savais, c'était qu'un fou dangereux était lâché dans *mon* bar, dans *ma* ville, un fou qui venait d'abattre notre seul homme de loi, et qu'il n'y avait plus grand monde pour l'arrêter. Du moins pas avant qu'il ne fasse d'autres victimes, s'il décidait de vider ses beaux colts tout neufs sur les passants — mes connaissances, mes amis.

Je sortis dans la chaleur étouffante de cet après-midi baignant l'unique grande rue d'un soleil implacable et clignai des yeux après la relative pénombre du *saloon*. Où était-il ? L'horizon, les silhouettes, les maisons, tout semblait brouillé par les nappes chauffées à blanc.

Mon homme ne pouvait être loin. Je clignai à nouveau des yeux. Cette silhouette furtive — oui, c'était bien lui.

Comme pour le confirmer, il leva le bras. Un nouveau coup de feu éclata. Sec comme un claquement de fouet.

Je m'approchai à nouveau. Ou peut-être est-ce lui. Toujours est-il que, dans ce brouillard incandescent, je le vis très nettement lever son *Colt* tout neuf, tout moderne. Le braqua-t-il vers moi ? Encore maintenant, je ne saurais le dire.

Mes bras, mes doigts agirent alors à ma place. Tirer, réarmer, tirer, réarmer. Trois balles déchirèrent le corps de l'inconnu dans une série de coups sourds, violents, qui n'avaient rien à voir avec les toussotements presque discrets de son revolver.

La silhouette tressauta. Et juste avant qu'elle ne tombe, comme si ces brumes irréelles se déchiraient, je vis son visage.

Ses joues étirées par un grand sourire. L'air comme soulagé.

Puis il bascula. Je baissai ma carabine. L'atmosphère vibrait encore des détonations. Je restai là, interdit. Je n'en étais pas encore à réaliser que j'avais fait ce que j'avais réussi à éviter pendant toutes ces années : tuer un homme. Tout avait été si rapide ! Plus tard seulement, avec le retour des perceptions, viendraient le remords, les doutes, les justifications.

C'est alors qu'*il* apparut.

Surgi des brumes de chaleur comme un cauchemar incarné.

Enorme. Noir. Moins un homme qu'un damné échappé des enfers, un Titan des légendes. Ses contours étaient si brouillés que j'aurais bien eu du mal à le décrire, sinon qu'il avait une stature de colosse. Et ses yeux, mon Dieu, ses *yeux* ! Des puits de braises soufflées du plus profond de l'Hadès.

Et ils étaient braqués sur moi, alors qu'il avançait sans donner l'impression de marcher, ses contours de charbon floutés par cette chaleur suffocante.

Mes genoux faillirent céder. Tout mon corps se retrouva instantanément gluant de sueur. J'allais me liquéfier sur place. J'étais prisonnier de ce regard de feu. Mon Dieu, ce n'était pas possible, c'était le diable, Satan en personne, l'incarnation même du Mal...

Je sentis à peine les à-coups du recul. Je n'avais même pas pris de décision consciente. C'est par pur instinct que j'avais braqué ma carabine, armé en abaissant le levier et tiré.

Puis, soudain, je reviens au présent. Comme si les brumes se déchiraient, me ramenant à la réalité. Un rugissement bref résonnant à mes oreilles. Cette grande rue familière, poussiéreuse sous un ciel luisant où trônait un astre incandescent.

Une rue où reposait un cadavre tordu. L'odeur âcre du sang monta alors à mes narines.

Lorsque je reconnus la silhouette, curieusement, je n'en fus pas vraiment étonné. Je crois qu'au fond de moi, j'avais commencé à comprendre.

Aloysius Crane. Le barbier du village. Les yeux grands ouverts, encore pleins d'étonnement alors qu'il devait se demander pourquoi son voisin de presque vingt ans braquait une arme sur lui.

Un homme aux yeux de feu...

Je vis alors autre chose... Mais quoi ? Un nuage de fumée ? Un fantôme ? Une illusion ? C'était comme si une chose immatérielle semi-transparente, sans contours distincts, s'extrait du cadavre pour flotter un instant au-dessus de lui... avant de disparaître.

Et, Dieu m'en soit témoin, je doute fort que ce soit son âme.

Je l'ai déjà tué il y a trois jours...

Je l'avais déjà tué...

Je secouai la tête. La vérité était énorme, engendrant mille et une questions sans réponses, allant à l'encontre de tout ce que j'avais cru tout au long de mon existence.

Il est là, quelque part, sur mes traces...

J'ai laissé tomber ma carabine au sol, horrifié.

Il ne me restait plus qu'une chose à faire. J'ai ramassé mon arme. Elle me servirait. Je n'avais qu'à trouver des balles.

Je courus alors chercher mon cheval à l'écurie. Dans un brouillard, je le sellai. Puis je montai dessus.

Passer à la maison chercher un minimum d'affaires. Puis prendre la route.

Comment subsisterais-je ? Je n'en avais pas la moindre idée. Je n'avais qu'une chose en tête : m'enfuir. Loin, plus loin encore, vers l'Ouest, ce qui restait de la Frontière, loin des chariots qui roulent tout seul, des chemins de fer et des revolvers à barillet. Au besoin, je continuerais jusqu'au Mexique. Si je l'atteignais.

Car je pouvais presque voir sa silhouette, là, dans les brumes de chaleur brouillant l'horizon, là où terre et ciel s'enchevêtrent.

Un homme noir, énorme, aux yeux de feu.

Je savais déjà qu'il m'attendrait, quelque part sur la route. Peut-être pourrais-je lui échapper. Une fois, deux fois. Pas indéfiniment, j'en avais, et en ai toujours, la certitude.

Et peut-être que moi aussi, j'en finirai par implorer la balle qui mettra fin à cette fuite absurde. Sans jamais savoir ce qu'était cet homme, ce fantôme, cet esprit malin, cet imposteur qui se dissolvait dans l'atmosphère une fois son forfait accompli.

Et toi, mon frère humain, toi qui trouveras ces papiers après ma mort, ne va pas y voir les divagations d'un dément ou, pire, un de ces maudits récits sensationnalistes. Car toi aussi, tu auras senti son souffle fétide caresser ta nuque, ces yeux de braise disséquer jusqu'à ton âme.

Et qui sait ? Peut-être pourras-tu lui échapper plus longtemps que moi.

Jusqu'au bout de la route...